

*Journaliste - Écrivain*

Les enfants dits «surdoués» (je n'entre pas dans la polémique des guillemets) m'intéressent dans la mesure où ils posent à l'institution Éducation Nationale une question radicale, fondamentale, sur son sens même. Et que je suis un observateur de cette institution, de ses évolutions, de ses mutations.

Que demandez-vous ? Qu'on adapte les programmes de connaissances, et les fonctionnements pédagogiques à la spécificité des enfants à développement exceptionnellement précoce. Mais vous faites, intellectuellement, une impasse, vous sautez à pieds-joints sur une fausse évidence. Vous considérez que l'École est là pour apprendre quelques choses, un certain nombre de choses, aux enfants qui lui sont confiés. Ce n'est pas une évidence. J'en veux pour seule preuve un test facile : quels sont ceux d'entre vous qui ont appris l'anglais ou l'allemand au lycée, sans aller dans le pays, sans avoir un ou une petite amie dans le pays, et qui pourraient venir ici nous dire quelques mots ?

A quoi ont servi vos trois heures hebdomadaires multipliées par 7 années ? A quoi ont servi les quelques dizaines de milliers de francs que représentent les salaires des enseignants, le chauffage des salles, l'immobilisation de capital que représente le bâtis, etc ...?

Un autre exemple : «Nos ancêtres les gaulois...» On s'est beaucoup moqué de cette phrase. Et effectivement, elle est risible si elle prétend énoncer un savoir à acquérir. Elle ne l'est plus si on songe qu'elle a un autre sens : «vous avez des ancêtres qui sont ce qu'ils sont, gaulois, juifs, africains, normands, basques... mais l'école de la république vous inscrit dans une autre filiation, une filiation imaginaire, qui n'a rien à voir avec la réalité de vos familles.» L'école n'est pas d'abord le lieu de transmission d'un savoir, elle est le lieu d'une inscription sociale, au même titre que l'État civil. C'est une institution complémentaire de cette autre institution qu'est l'état civil. Le savoir n'est pas une fin en soi, il n'est que le moyen de cette autre fin, dont on peut penser ce qu'on veut, sauf qu'elle est médiocre.

L'École s'est construite contre les familles, contre les particularismes, et l'enfant est un sujet qui doit se construire entre ces deux institutions que sont la famille et l'école.

Car j'ai eu l'air de me moquer, avec «nos ancêtres les gaulois», qui sont comme la caricature d'un certain républicanisme, mais je vous invite à lire le livre que les PUF viennent de publier en hommage à R Diaktine, l'un de nos plus grands psychanalystes d'enfants, qui vient de nous quitter. Il s'est toujours efforcé, même avec des enfants très gravement perturbés, de permettre leur maintien à l'École. Et il ne dit jamais pourquoi, comme si le pouvoir structurant de l'école était une évidence en soi, indépendamment de ce que les enfants peuvent y apprendre, pour partie au moins. Je ne suis en effet pas certain que les

apprentissages ne soient pas pour lui un moyen en même temps qu'ils sont une fin.

Le corollaire, c'est la non différenciation. Le corollaire, c'est que vos enfants sont des gêneurs.

Mais avant d'insister sur ce point, et de vous parler de vos enfants, je voudrais compléter mon tableau de l'institution. A cette non-différenciation des enfants correspond une non-différenciation des enseignants. Un exemple : réactions à Romanciers à 13 ans ; réactions à la grammaire est un jeu d'enfants.

Pourquoi cette haine de celui qui sort du lot ? Surtout s'il ne respecte pas la voie hiérarchique.

Elle est paradoxale, puisqu'en même temps bon nombre d'enseignants revendiquent leur individualisme. «La pédagogie est un art, disent-ils, qui ne s'enseigne pas (comme s'il n'y avait pas d'école des beaux-arts ! ni de chaire d'esthétique), et je suis seul maître à bord, après Dieu et/ou après l'inspecteur dans ma classe.» C'est qu'un enseignant est en permanence en difficulté. C'est très difficile de faire classe, d'être confronté aux regards des enfants. Et il se donne le droit de craquer sans que nul ne le sache, sans que nul n'ait un droit de regard sur des faiblesses qu'on sent coupable d'avoir puisqu'elles nous renvoient à des zones très profondes de la personnalité.

Ce «nous sommes tous pareils», ce «nous avons tous les mêmes droits, la même carrière», ce «nous refusons d'être notés au mérite» protège des instants où on démérite, et on démérite sans cesse à ses propres yeux, quand on fait cours. Pas question que d'autres qu'un inspecteur, une fois tous les sept ans, viennent y mettre leur nez. Surtout pas les parents.

Si vous permettez une parenthèse : qui ne le comprendrait ? Il suffit d'avoir fait cours une fois une heure dans sa vie pour être en sympathie avec un tel discours. Mais sympathie signifie souffrir avec, et non pas le prendre tel que, sans recul critique. Et je suis sidéré de voir certains de nos «intellectuels» (et je mets des «» «» - «» «») trouver des arguments qui ne sont en dernière analyse que les habits dorés du corporatisme. Avec une étrange contradiction : en même temps qu'ils insistent sur le caractère «républicain», «égalitaire» de l'École, ils nient sa fonction d'instruction.

Nous en sommes là. Mais cette belle construction craque de partout. Je vous laisse le soin d'en rechercher les causes. Certains diront mondialisation, d'autres multi-culturalisme et relativisme culturel, d'autres diront Maastricht, d'autres démission des familles... Je vous laisse ce petit jeu. Je voudrais juste parler d'une cause à laquelle vous ne penserez peut-être pas, la didactique. Les enseignants ont scié la branche sur laquelle ils étaient assis. Quelques uns se sont demandés si leur enseignement pourrait être un peu moins inefficace. Dès lors, ils devaient se demander à qui ils s'adressaient, et se souvenir qu'ils n'avaient plus devant eux des blouses grises ou roses revêtissant de purs esprits, mais des enfants bien réels, et sans blouses.

Et c'est dans ce contexte que vous survenez. C'est un contexte mouvant. Il y a quelques années, pour un article dans «Enfants d'abord», je me suis fait pratiquement insulter par syndicat, «école à deux vitesses». Maintenant les réactions plus nuancées. «On s'est focalisé sur l'échec, mais il faudra bien qu'on se soucie un jour de la réussite (en gros)».

Cela dit, votre combat n'est pas gagné. Car vous sentez bien que vous vous heurtez à un système de double défense. Le discours idéologique sur l'école dont la première fonction est intégratrice craque. L'égalitarisme est mal porté. Il va vous opposer pourtant une farouche résistance, quelle que soit la validité, la rationalité de vos arguments. Le coût n'a aucune importance quand les principes sont en cause.

Or ces principes sont sacrés, parce qu'ils masquent autre chose : la fragilité des individus, ou plutôt leur incapacité à reconnaître leur fragilité. Qu'ils avouent qu'ils ont parfois peur, non pas peur d'être chahuté, ou peur de rater l'expérience en chimie, ou peur de mal faire, mais peur d'être confrontés aux regards d'enfants capables de les juger, d'enfants peut-être plus intelligents qu'il ne l'étaient eux-mêmes (je ne parle pas de la réalité, je parle des fantasmes, vous l'avez compris ; mais vos enfants les inquiètent bien davantage que toutes les hordes des banlieues), qu'ils avouent leur fragilité, et ils seront plus forts.

Mais cela, la psychanalyse nous apprend que c'est la seule chose difficile à faire en même temps que c'est la seule chose qui serait utile.

Vos enfants me passionnent, non seulement par ce qu'ils sont et ce qu'ils font, mais par la question qu'ils posent à l'institution, et dont j'attends avec impatience les réponses. Si l'institution bouge, elle est sauvée, non pas parce que vos enfants la sauveraient (je ne crois pas au rôle moteur des élites), non pas du fait de ce point particulier, mais parce qu'elle témoignerait d'une plasticité dont je ne suis pas certain qu'elle soit capable, et qui conditionne pourtant sa survie.